

On verra bien

Tout commence par un peu d'attente puisque j'arrive la première.

Je viens à *Olc* car j'ai rencontré Annick dans le cadre d'une association ayant pour but d'aboutir à l'ouverture d'un collège-lycée expérimental où la philosophie aurait sa place dès la sixième. Nous avons participé à des groupes de réflexion où il a été, entre autres, question de la place de l'inconscient dans les apprentissages et de la manière dont l'institution scolaire peut prendre en compte l'inconscient. C'est alors qu'elle m'a parlé d'*Ouvrir le cinéma*.

Je viens à *Olc* aussi parce que « je suis aveugle et sourde », c'est-à-dire que j'ai, selon des plasticiens, une « vision littéraire », parce que je perçois peu les musiques de films, parce que j'ai un rapport peu cultivé à l'image cinématographique (l'analyse filmique enrichit rarement mon regard), parce que j'ai déjà beaucoup interrogé mon rapport de lectrice à la typographie, parce que je suis intéressée par la phénoménologie, parce que j'ai aimé les cours de Maldiney, que j'ai déjà lu des textes de Didi-Huberman.

J'attends donc d'augmenter mon expérience sensible à travers les échanges de vue et à travers des lectures orientées.

Un jour que je montrais une forme dans un nuage, mon ami m'arrêta : ne me demande pas de voir la même chose que toi.

Chacun se présente puis Annick expose les différents points qui vont servir de repères dans l'espace des rencontres et dans la conduite du travail, donnant au passage les références aux lectures à faire.

Dans l'année, chacun produira deux textes au moins : un compte rendu d'une séance, qui ne soit pas un compte rendu administratif et un texte sur son expérience de film, car chacun aura la caméra pendant trois semaines ou un mois. Il est imposé de filmer avec l'oreillette. Annick rappelle à ce propos ma remarque à l'issue de la projection du film réalisé à partir des travaux des participants l'an dernier : « Moi, j'aurais enlevé le son ».

Annick expose quelques préalables :

Le désir qui a amené chacun ici (qui ne doit pas être une intention de recevoir du savoir)

Ce qui nous relie :

Le « Il y a »
 Se dessaisir de son savoir
 Le singulier et le collectif
 L'inconscient
 Une certaine conception de l'image très éloignée des analyses formelles ou émotionnelles.

*

Projection (diapositive) de l'*Annonciation* peinte à fresque au couvent San Marco (Florence) par Fra Angelico.

En la regardant longuement — pendant cette contemplation, je perds une partie des paroles d'Annick car je me remémore ce qu'a écrit Didi-Huberman et je remarque des détails comme les « vagues » du sol, et les vagues que dessinent les plumes en couleur des ailes ; je me demande aussi ce qui permet de dire que le personnage de derrière est Saint Pierre. Je suis très absorbée par la lumière et le blanc du fond. Je me souviens de la différence entre les enluminures d'un cédérom et ces mêmes enluminures sur papier : la lumière de la projection sur écran n'est pas la même que celle qui éclaire les images sur papier. Je n'oublie pas qu'il est question de lumière au centre du travail de cette année.

J'ai tout de même retenu qu'Annick parlait de l'intérêt de décrire ce que l'on voit pour comprendre le « je » tout entier devant l'image.

A ce moment je pense à une conversation que j'ai eu la veille avec une amie qui me disait avoir recours à la description lorsqu'elle se trouve en présence d'une œuvre d'art dont elle ne connaît pas les codes.

L'omniprésence du langage (on est toujours en train de se parler) est peut-être une limite ou une trahison.

Il est question de quelque chose de cet ordre quand des amis peintres parlent de mon regard littéraire.

Annick demande quels mots chacun retient de la consultation du site : *traverses, passionnel, geste anthropologique, miroir, relation, rencontre, substance.*

Elle souligne le fait que *Ouvrir le cinéma* durant depuis plusieurs années, les participants doivent s'inscrire dans la continuité du travail.

Chacun de ces mots est un repère pour développer ce qu'Annick attend du travail de l'année.

Je trouve parfois les propos un peu flous et je me dis qu'ils incitent à aller revoir tous les textes du site : le site est nourri aussi par les textes produits à partir des séances. Un mouvement d'aller-retour.

Pour Annick, le mot « relation » pourrait être le mot du vingtième siècle à cause d'Einstein et de ce qui s'est passé dans l'art.

Je ne comprends pas bien les liens établis ici et je me demande si ce n'est pas abusif de passer de relation à relativité. Je comprends mieux ce que signifie la relation comme pensée du montage. J'ai dans d'autres circonstances entendu Annick dire : en faisant du montage, je me suis sentie intelligente.

Dans toute rencontre, il y a du hasard.

Quelques minutes du film *Loczy, une maison pour grandir* : un bébé découvre son image dans le fond et sur la paroi d'une bassine de métal poli.

Annick a commenté plusieurs fois dans l'après-midi des remarques que j'ai faites à propos du film de l'an dernier ou à propos de *Loczy, une maison pour grandir* pour y signaler ce qu'il y a en eux de résistance à ce qu'elle poursuit : surtout ne pas faire d'analyse filmique, renoncer au jugement critique. Je n'en attends que plus impatiemment des éléments pour mieux analyser mes réactions.

J'ai plusieurs fois pensé à Fourier, champion du raisonnement analogique et au merveilleux livre de Suzanne Lilar, Le Journal de l'analogiste (1954), Grasset, 1979.

Annick a fait un long exposé du rôle de l'image dans la pensée, du rôle des représentations, des métaphores qui peuvent être un obstacle (référence à Bachelard et à des savants empêchés de formuler leur découverte, prisonniers de représentations anciennes).

Tandis qu'elle parle de ce moment de l'histoire des sciences et de ce problème d'épistémologie, je me souviens de longues discussions sur une image employée pour l'éducation : l'esprit ou l'enfant comme cire sur laquelle viennent s'imprimer savoirs et préceptes. Cette image est employée entre autres par Descartes.

Après un long développement sur le stade du miroir, Annick formule une hypothèse importante pour elle : « Toute image serait peut-être une répétition de ce moment perdu où l'on s'est découvert dans le miroir. »

Je mets cette hypothèse en rapport avec une déclaration de Pascal Quignard se demandant si toute écriture n'est pas la recherche d'une mélodie première.

Après un café et quelques carrés de délicieux chocolat, une brève discussion a lieu où chacun expose sa réception des propos d'Annick.

Et maintenant, qui va tenir la caméra ?

Il m'arrive très rarement de prendre des photos. Elles ne montrent jamais ce que j'ai cru voir. Par deux fois, j'ai utilisé la photo pour atténuer le choc de la fréquentation d'un lieu (un trajet de banlieue, un lieu de travail mal accepté). Aucun rapport avec la traque de la lumière telle que cherche à la penser la citation du programme. Et voilà que je pense à L'éloge de l'ombre de Tanizaki, où il me semble que l'auteur refuse de définir l'ombre comme résultat, ou comme contraire de la lumière ; il faudrait que je le relise.

*

Impressions et conclusion

Je suis prête à m'impliquer dans le groupe mais je ne suis pas sûre qu'il y ait le même enjeu pour tous. Le « désir » dont parle Annick n'étant pas défini, je me demande si les échanges et la présence des uns aux autres me permettront d'aller plus loin que là où m'auraient conduite les lectures des textes.

Le choix des textes et leur articulation sont actuellement pour moi une configuration déconcertante, tout comme la mise en place des balises du travail m'apparaît comme une installation dont j'attends qu'elle déclenche quelque chose.

Je garde de cette séance plus de balisage par exclusion (ce que l'image n'est pas, ce que l'enseignement ne fait pas, la comparaison que nous ne ferons pas entre la séquence de Loczy et la même situation mise en scène et filmée par un psychiatre) que de balisage stimulant un parcours de découverte mais j'ai décidé de me lancer dans cette traversée et, dussé-je ramer, je « verrai » bien...

D'ailleurs, je pense être disposée à « oublier ce que je sais d'organisé au profit des sédimentations qui restent en moi » comme le dit Michel Balat.

Le regard, la vision et le geste m'accompagnent dans mes promenades. Je fais de la déambulation méditative une de mes principales occupations, disponible à toutes les apparitions (« annonces ? »).